

**DM N°8...C'est le dernier de l'année...**

**A RENDRE LE LUNDI 20 MAI dernier délai sans quoi je ne pourrai pas le corriger , ce qui serait très très dommage, j'en suis sûre.**

**OBJET d'ETUDE : Le roman.**

**1-Primo Levi *Si c'est un homme* , 1987**

**2-Jorge Semprun, *L'Ecriture ou la vie*, 1994**

**3-Bernard Schlink, *Le Liseur*, 1995**

**4-Philippe Claudel, *Le Rapport de Brodeck, la zeilessniss*, 2007**

### **TEXTE 1- Primo Levi, *Si c'est un homme*, 1987**

Et brusquement ce fut le dénouement. La portière s'ouvrit avec fracas ; l'obscurité retentit d'ordreshurlés dans une langue étrangère, et de ces aboiements barbares naturels aux Allemands quand ils commandent, et qui semblent libérer une hargne séculaire. Nous découvrîmes un large quai, éclairé par desprojecteurs. Un peu plus loin, une file de camions.

Puis tout se tut à nouveau. Quelqu'un traduisit les ordres : il fallait descendre avec les bagages et les déposer le long du train. En un instant, le quai fourmillait d'ombres ; mais nous avons peur de rompre le silence, et tous s'affairaient autour des bagages, se cherchaient, s'interpellaient, mais timidement, à mi-voix.

Une dizaine de SS, plantés sur leurs jambes écartées, se tenaient à distance, l'air indifférent. À un moment donné, ils s'approchèrent, et sans élever la voix, le visage impassible, ils se mirent à interroger certains d'entre nous en les prenant à part, rapidement : « Quel âge ? En bonne santé ou malade ? » et selon la réponse, ils nous indiquaient deux directions différentes.

Tout baignait dans un silence d'aquarium, de scène vue en rêve. Là où nous nous attendions à quelque chose de terrible, d'apocalyptique, nous trouvions, apparemment, de simples agents de police. C'était à la fois déconcertant et désarmant. Quelqu'un osa s'inquiéter des bagages : ils lui dirent: « bagages, après » ; un autre ne voulait pas quitter sa femme : ils lui dirent « après, de nouveau ensemble » ; beaucoup de mères refusaient de se séparer de leurs enfants : ils leur dirent « bon, bon, rester avec enfants ». Sans jamais se départir de la tranquille assurance de qui ne fait qu'accomplir son travail de tous les jours ; mais comme Renzo s'attardait un peu trop à dire adieu à Francesca, sa fiancée, d'un seul coup en pleine figure ils l'envoyèrent rouler à terre : c'était leur travail de tous les jours.

En moins de dix minutes, je me trouvai faire partie du groupe des hommes valides. Ce qu'il advint des autres, femmes, enfants, vieillards, il nous fut impossible alors de le savoir : la nuit les engloutit, purement etsimplement. Aujourd'hui pourtant, nous savons que ce tri rapide et sommaire avait servi à juger si nous étions capables ou non de travailler utilement pour le Reich ; nous savons que les camps de Buna-Monowitz et deBirkenau n'accueillirent respectivement que quatre-vingt-seize hommes et vingt-neuf femmes de notre convoi et que deux jours plus tard il ne restait de tous les autres - plus de cinq cents - aucun survivant. Nous savons aussi que même ce semblant de critère dans la discrimination entre ceux qui étaient reconnus aptes et ceux quine l'étaient pas ne fut pas toujours appliqué, et qu'un système plus expéditif fut adopté par la suite : on ouvrait les portières des wagons des deux côtés en même temps, sans avertir les nouveaux venus ni leur dire ce qu'il fallait faire. Ceux que le hasard faisait descendre du bon côté entraient dans le camp ; les autres finissaient à lachambre à gaz.

**TEXTE 2- Jorge Semprun dans *L'Écriture ou la vie* (Gallimard, 1994, p. 32-33)**  
*L'œuvre de Semprun est un récit autobiographique dans lequel il relate son expérience des camps à Buchenwald tout en réfléchissant sur la difficulté de témoigner. Dans ce passage, Jorge Semprun évoque les derniers instants de Maurice Halbwachs, son ancien professeur de sociologie à la Sorbonne, mort en déportation.*

[...] Le dimanche précédent, Maurice Halbwachs était déjà très faible. Il n'avait plus la force de parler. Il ne pouvait plus que m'écouter, et seulement au prix d'un effort surhumain, ce qui est le propre de l'homme. Mais cette fois-là, cette dernière fois, Halbwachs n'avait même plus la force d'écouter. A peine celle d'ouvrir les yeux. J'avais pris la main de Halbwachs, qui n'avait pas encore eu la force d'ouvrir les yeux. J'aisenti seulement une réponse de ses doigts, une pression légère, message presque imperceptible.

« Le professeur Maurice Halbwachs était parvenu à la limite des résistances humaines. Il se vidait lentement de sa substance, arrivé au stade ultime de la dysenterie qui l'emportait dans la puanteur.

Un peu plus tard, alors que je lui racontais n'importe quoi, simplement pour qu'il entende le son d'une voix amie, il a soudain ouvert les yeux. La détresse immonde, la honte de son corps en déliquescence y étaient lisibles. Mais aussi une flamme de dignité, d'humanité vaincue mais inentamée. La lueur immortelle du regard qui constate l'approche de la mort, qui sait à quoi s'en tenir, qui en a fait le tour, qui en mesure face à face les risques et les enjeux, librement : souverainement.

Alors, dans une panique soudaine, ignorant si je puis invoquer quelque Dieu pour accompagner Maurice Halbwachs, conscient de la nécessité d'une prière, pourtant, la gorge serrée, je dis à haute voix, essayant de maîtriser celle-ci, de la timbrer comme il faut, quelques vers de Baudelaire. C'est la seule chose qui me vienne à l'esprit.

Ô mort, vieux capitaine, il est temps, levons l'ancre...

Le regard de Halbwachs devient moins flou, semble s'étonner.

Je continue de réciter. Quand j'en arrive à

...nos cœurs que tu connais sont remplis de rayons,

un mince frémissement s'esquisse sur les lèvres de Maurice Halbwachs.

Il sourit, mourant, son regard sur moi, fraternel. »

**TEXTE 3-Bernard Schlinck, *Le Liseur*, roman traduit de l'allemand.**

*A quinze ans Michaël fait la rencontre d'une femme plus âgée dont il devient l'amant et à qui il fait la lecture. Hanna disparaît du jour au lendemain et il la revoit sept ans plus tard sur le banc qui réunit des criminelles nazies.*

Je voyais Hanna près de l'église en flammes, le visage dur, en uniforme noir et la cravache à la main. Avec sa cravache, elle dessine des boucles dans la neige et frappe les tiges de ses bottes. Je la voyais se faisant faire la lecture. Elle écoute attentivement, ne pose pas de questions et ne fait pas de remarques. Quand l'heure est finie, elle informe la lectrice qu'elle part le lendemain dans le convoi pour Auschwitz. La lectrice, créature émaciée aux cheveux noirs tondus et aux yeux de myope, se met à pleurer. Hannah

frappe contre la cloison, deux femmes entrent, elles aussi des détenues en vêtements rayés, et elles emmènent la lectrice. Je voyais Hanna parcourir des allées de camps, entrer dans des baraquements de détenues, surveiller des chantiers. Elle fait tout avec le même visage dur, yeux froids et lèvres serrées, et les déportées courbent l'échine, piquent du nez sur leur travail, se serrent contre le mur, dans le mur où elles aimeraient disparaître. Quelquefois, ce sont des tas de déportées au rassemblement, ou qui courent dans tous un sens ou dans l'autre, ou se mettent en rangs, ou marchent au pas, et Hanna est là, au milieu d'elles, et crie des ordres, le visage déformé en une grimace affreuse, et sa cravache accélère l'exécution des ordres. Je voyais le clocher s'abattre sur la nef, et les étincelles jaillir, et j'entendais le désespoir des femmes. Je voyais l'église fumante le lendemain matin.

A côté de ces images, je voyais les autres. Hanna enfilant ses bas à la cuisine, Hanna debout devant la baignoire et tendant le drap de bain, Hanna pédalant jupe au vent, Hanna debout devant le bureau de mon père, Hanna dansant devant la glace, Hanna à la piscine me regardant de loin, Hanna en train de m'écouter, de me parler, de me sourire, de m'aimer. Ce qui était terrible, c'est quand les images se mélangeaient. Hanna en train de m'aimer, les yeux froids et lèvres serrées ; en train d'écouter ma lecture sans un mot et, à la fin, frappant de la main contre la cloison ; en train de me parler et, à la fin, le visage grimaçant. Mais le pire, c'étaient les rêves, où une Hanna dure, autoritaire et cruelle m'excitait sexuellement, et d'où j'émergeais plein de désir, honteux et révolté. Et me demandant avec angoisse qui j'étais finalement. »

#### **TEXTE 4- *Le Rapport de Brodeck*, Philippe Claudel Chapitre IX pages 80 à 82**

1 Tous les jours, un homme était ainsi pendu à l'entrée du camp. Chacun le matin en se  
réveillant se disait que ce serait peut-être son tour. Les gardes nous sortaient des cabanes où  
nous nous entassions à même le sol pour la nuit, nous faisaient mettre en rang, et nous  
attendions, ainsi, debout, longtemps, quel que soit le temps, nous attendions qu'ils choisissent  
5 l'un d'entre nous, la victime du jour. Parfois, c'était décidé en trois secondes. D'autres fois, ils  
nous jouaient aux dés ou aux cartes. Et nous devions attendre debout, près d'eux, en rangs  
parfaits, immobiles. Les parties s'éternisaient et, au bout du compte, le vainqueur avait le  
privilege de faire son choix. Il passait dans les rangs. Nous retenions notre souffle. Chacun  
tentait de se rendre le plus insignifiant possible. Le garde prenait son temps. Puis il finissait par  
10 s'arrêter devant un prisonnier, le touchait du bout de son bâton et disait simplement : « Du ».  
Nous autres, tous les autres, au fond de nous, on sentait naître une joie folle, un bonheur laid et  
qui ne durerait que jusqu'au lendemain jusqu'à la nouvelle cérémonie, mais qui permettrait de  
tenir, de tenir encore.

Le « Du » partait avec les gardes. Il allait jusqu'au portail. On le faisait monter  
jusqu'au crochet. On lui faisait dépendre le pendu de la veille et ensuite le descendre sur son  
dos, creuser une fosse et l'enterrer. Puis les gardiens lui faisaient enfiler le panneau « Ich bin  
nichts », lui passaient la corde, le faisaient monter en haut de l'escabeau et attendaient que la  
*Zeilenesseniss* arrive.

*Die Zeilenesseniss*, c'était la femme du directeur du camp. Elle était jeune, et, surtout,  
elle était d'une inhumaine beauté, faite d'un excès de blondeur et de blancheur. Elle se  
promenait souvent dans le camp, et nous avions ordre sous peine de mort de ne pas croiser son  
regard.

La *Zeilenesseniss* ne manquait jamais la pendaison du matin. Elle arrivait  
lentement, fraîche, les joues encore rosies par l'eau pure, le savon, la crème, et le vent  
parfois nous apportait son parfum, un parfum de glycine, et je ne peux plus depuis lors sentir  
cette odeur de glycine sans vomir et sans pleurer. Elle avait des habits propres. Elle était

impeccablement coiffée, vêtue, et nous, à quelques mètres, mangés de vermine dans nos haillons qui n'avaient plus de formes ni de couleurs, la peau crasseuse et puante, les crânes rasés et croûteux, avec nos os qui tentaient de nous trouer de toutes parts, nous appartenions à un autre monde que le sien.

Elle ne venait jamais seule. Toujours elle portait dans ses bras son enfant, un nourrisson de quelques mois enrubannée de jolis linges. Elle le berçait calmement, lui parlait à l'oreille, lui fredonnait des airs de comptine, l'une, je m'en souviens, disait : « *Welt, Weltt von licht/ Manns hanger auf all recht/welt welt von lichtÖ mein kinder so wet stillecht !* »-monde, monde de lumière/La main des hommes sur toutes choses/Monde monde de lumière/O mon enfant si doux repose ».

L'enfant était toujours calme. Il ne pleurait pas. Parfois il dormait, mais avec de petits gestes tendres elle le réveillait et lorsqu'il finissait par ouvrir les yeux, gigoter avec ses petits bras et ses petites cuisses, bâiller au ciel, alors d'un simple geste du menton, elle signifiait aux gardiens que la cérémonie pouvait commencer. L'un d'entre eux lançait un grand coup de pied dans l'escabeau et le corps du « Du » chutait, vite retenu par la corde. La *Zeilenesseniss* le regardait quelques minutes et sur ses lèvres venait alors un sourire. Elle ne perdait rien des tressautements, des bruits de gorge, des pieds lancés dans le vide à la recherche du sol, des bruits goîtreux des intestins qui se vidaient, de l'immobilité, enfin, du grand silence. Elle posait alors un long baiser sur le front de son enfant, qui parfois pleurait un peu, moins de peur sans doute que parce qu'il avait faim et réclamait sa tétée, et s'en allait calmement. Les trois corneilles prenaient leurs places. Je ne sais pas si c'étaient les mêmes chaque jour. Elles se ressemblaient tant. Les gardiens aussi se ressemblaient tous, mais eux ne mangeaient pas les yeux, ils se contentaient de nos vies. Comme elle. Comme la femme du directeur. Celle qu'entre nous nous avons surnommée la *Zeilenesseniss*. *Die Zeilenesseniss* : « la Mangeuse d'âmes ».

## I-QUESTION

Quels sont les moyens qu'utilisent les écrivains pour traduire toute l'horreur dont eux-mêmes et leurs personnages ont été témoins, sans recourir au pathétique?

## II-TRAVAUX D'ECRITURE

**COMMENTAIRE** : vous ferez le commentaire du texte de Philippe Claudel

**DISSERTATION** : Dans l'entretien qu'il livre à propos du *Rapport de Brodeck* Philippe Claudel dit ne pas avoir voulu composer de roman historique principalement car il ne voyait pas ce qu'il aurait pu apporter aux récits de témoignages écrits par Lévi, Antelme ou Semprun qu'il cite pourtant comme source d'inspiration.

Selon vous, qu'est-ce que le roman peut apporter par rapport à des témoignages historiques ou des récits autobiographiques ?

( vous lirez ou relirez avec profit les textes qui vous ont été distribués : Robert Antelme, Primo Levi, Marguerite Duras, Jonathan Littell. Vous n'êtes évidemment pas tenu de vous cantonner aux récits concentrationnaires de la deuxième guerre mondiale . Vous pourrez également penser aux récits contemporains dont une figure historique est le centre : *Jan Karski* de Yannick Haënel ; *Limonov* d'Emmanuel Carrère etc.)

## INVENTION

Philippe Claudel écrit une lettre à son éditeur à propos du *Rapport de Brodeck*; il lui explique pourquoi il a choisi de ne pas écrire un « roman historique » et pourquoi il a choisi d'écrire un roman à la lisière du réel et du fantastique.